

De ma chère fenêtre,

Cela fait 8 ans presque maintenant que j'ai vu les rayons de soleil se diffracter en toi pour la première fois.



Sais-tu que c'est à cause de toi que j'ai opté pour cet appartement ? Je ne te l'ai jamais dit. Ils appellent ça un coup de foudre – l'amour dès le premier regard. Je m'estime très chanceuse car, souvent, cet amour instantané se retire, recule au deuxième, troisième regard. Dans notre cas, l'amour s'est approfondi et il continue à chauffer mon cœur jusqu'à présent.

Les premières années de mon amour pour toi, j'appréciais ta façon de permettre à tant de lumière d'éclairer ma chambre. J'ai adoré, dès le premier jour, la vue vaste, qui me fait remarquer toutes les situations météorologiques de loin et ces beaux orages en été qui semblent déchirer le ciel. Tu me donnes l'impression que je loge dans une verrière, presque ! J'appréciais de pouvoir contempler la forêt par toi, pouvoir laisser mes yeux trouver le calme pendant que je rêvais constamment d'ailleurs. Une ou deux fois à l'époque de ces débuts, quelqu'un s'est occupé de toi, a nettoyé tes vitres, a essuyé tes cadres. Cette personne, c'était ma mère, et je suis désolée, moi, de ne pas t'avoir traité avec un peu plus de soin. Je t'aimais, mais j'étais ailleurs.

En 2012 : un premier changement dans notre relation. Comme ma vie s'est établie de nouveau à Darmstadt et qu'elle se déroule alors véritablement ici, de plus en plus, je n'avais plus d'yeux que pour toi. J'ai commencé à apprécier que toi et la porte en vitre, vous me

permettiez d'avoir accès au balcon et j'ai apprécié que vous tous, toi, la porte et le balcon, soyez orientés vers le sud. C'est vraiment une propriété que nous avons en commun : L'amour des heures passées au soleil ! J'ai réalisé combien vous êtes superbes pour pouvoir créer toute une jardinerie balconnière et j'aurais pu gagner des prix avec les tomates que l'on a cultivées ensemble. Malheureusement, mon amour pour toi, chère fenêtre, était pourri par quelqu'un d'autre. Je t'aimais par ses yeux. Une partie de moi t'aimais pour ses raisons. Je t'aimais parce que le sud, ça signifie la peau bronzée, qui signifie la fille séduisante. Je t'aimais pour les tomates parce que la fille qui cultive des tomates en bikini, c'est la fille top. Je t'aimais, toi, qui mène au balcon, parce que sur le balcon, on peut faire la fête et prendre des verres en jupes courtes et que c'est ça que font les filles et les couples en vogue. Malgré cette tristesse des faits, il est remarquable de constater qu'un vrai amour ne disparaît jamais : Mon propre amour pour toi, cet amour plus profond, je dirais, était toujours existant en moi, mais il devait vivre en cachette. Donc si quelqu'un t'a nettoyée à cette époque-là, c'était soit ma mère – toujours pour se faire et pour me faire plaisir – soit M. manque-de-santé – parce que les filles tops parviennent à maintenir l'hygiène de leurs vitres !

Enfin, en 2016, j'ai reconquis mon territoire. N'est-il pas intéressant que, avant de savoir tout ce qui allait se dérouler, mon cœur (et non ma tête) m'a poussée à nettoyer et à ranger tout l'espace autour de toi ? Le balcon, les vitres, ton côté intérieur, tes tablettes ? C'était en vous que ma *reconquista* a pris *momentum*, qu'elle s'est visualisée tout d'abord. Je t'ai nettoyée, je t'ai offert des amis sous formes de plantes empotées dans des pots jolis à mes yeux et aux tiens. Dehors, j'ai cultivé le balcon afin que toi et moi, nous puissions nous régaler dans les parfums de l'estragon, de la menthe, de la cive, de la sauge, du persil et de la coriandre et je t'ai fleuri de roses, de soucis, de tagètes, de barbeaux et de lavandes. Je te nettoie régulièrement, maintenant. Je suis calme, j'en ai « le temps ».

Un jour, je me remettrai à cultiver des tomates, mais ce n'est pas maintenant et je crains que ce soit avec toi, chère fenêtre. Un sentiment subtil me chuchote que notre temps ensemble pourrait toucher à sa fin dans pas trop longtemps. Je te remercie, ma fenêtre. Tu as fidèlement, éternellement transmis la lumière dans mes journées et pour l'instant, tu le fais toujours. Tu m'as permis de toujours voir, même dans mes errances, la verdure, la nature, la forêt, les origines de mon âme. Tu m'as permis de regarder le ciel, le soleil et les nuages, les orages et les chutes de pluie estivales qui contiennent tout ce qui est la vie. Merci d'être aux côtés de mon cœur, complice silencieuse dans la connaissance de l'amplitude et de l'étendue de l'expérience humaine.

Ma rue, un passant à Darmstadt-Kranichstein



Darmstadt-Kranichstein, un mardi matin, 7:45 heures.

Je me trouve à un des deux bouts de ma rue et je contemple, observatrice, ce que mes yeux voient chaque jour. J'aperçois, le long du côté droit de la rue, une série de tours dont les premiers trois sont couleur sable, garnis par des bandes de couleur rouille au milieu de chacune. Les quatre autres tours, un peu plus loin de mon point d'observation, sont de couleurs grisâtres. Elles ont toutes de onze à treize étages et, à chaque étage, elles possèdent sept fenêtres qui donnent sur la rue. Entre chaque paire de tours, des buissons sont plantés et on trouve des espaces de pelouse qui engazonnent les entrées des bâtiments. Devant les bâtiments se trouvent, sur des surfaces qui sont découpées du trottoir, des lieux d'emplacement sur lesquels sont garées des voitures à angle droit par rapport à la rue. Entre la huitaine de ces parkings émergent des arbres énormes, très hauts, qui, en ce moment, portent une grande quantité de feuilles vert clair.

Du côté gauche de la rue, j'aperçois un petit centre commercial. Les murs du magasin Edeka bordent le trottoir et ils sont suivis par une entrée / sortie d'une aire de parking. Le long de cette aire, des arbres en lignes, bien soignés, coupés et pas beaucoup plus haut que deux mètres, bordent le trottoir pour séparer les piétons des voitures garées. Ils poussent sur une bande assez étroite, couverte uniquement par des bûchettes de bois. Au delà d'une cinquantaine de mètres, je vois une deuxième entrée / sortie de l'aire. Derrière cette aire, et

donc assez loin de mon point d'observation, suivent des buissons, encore des arbres et une clôture à lattes jusqu'au virage au-delà duquel je ne vois plus rien.

De ma fenêtre de cuisine au 6^{ème} étage, en face de la clôture à lattes, j'aperçois une petite fille, de quatre ou cinq ans, je suppose. Elle porte ses cheveux noirs en queue de cheval, qu'elle a fixée avec un élastique rose. Quelques mèches de cheveux sont tenues en place par des pinces à cheveux de toutes les couleurs, décorées également de petits objets en plastique. La petite fille porte un pantalon en tissu rose, un t-shirt bleu foncé et un petit sac-à-dos rose. Son regard est concentré sur ses pas, sur le trottoir et sur les autres petits passants de son âge devant et derrière elle, vers qui elle tourne sa tête plusieurs fois. Ses pas sont rapides et elle est évidemment peu enthousiaste quand un jeune garçon la dépasse en courant. Le visage ricanant et irrité à la fois, la petite fille forme la grande intention de rattraper le garçon. Elle allonge ses pas et se mêle ainsi à la grappe des écoliers de maternelle devant elle. Ces enfants seront plus tard objets de discours : immigrants, femmes à voile, jeunes hommes de racine arabes, chinoises. Quel plaisir de les voir être enfants.

Flânerie à Darmstadt

Je descends du bus à la *Place du marché*, aussi nommée la *Place du château*. Pour moi, c'est elle, le vrai centre de la ville. J'ai toujours ignoré la mocheté qu'est la « *Luisenplatz* » malgré le fait qu'elle fonctionne, de facto, comme centre de la ville. *Place du château* alors. Avec l'ancienne mairie et le château, il est évident que, historiquement, c'est ici, le centre de Darmstadt !

J'adore la manière dont le soleil illumine les murs des bâtiments historiques : une lumière spéciale, produisant des couleurs chaudes sur les vieux murs en pierre. Une lumière que l'on cherche en vain à d'autres endroits de cette ville. Vraiment, ce n'est pas une beauté classique.

En passant par ma librairie habituelle, je savoure l'ambiance à la fois dynamique et détendue de la place. Je songe à la vie dans le sud, au Cap, en Provence ou ailleurs, là où les gens vivent dehors, où les *plazzas* sont des endroits de la vie quotidienne et où ni les fleurs ni les hommes ne sont obligés de se claquemurer pendant cinq mois de l'année. Cela semble tout changer: L'attitude de la communauté, de la société. Comme souvent, je me demande comment faire la part entre un environnement de vie qui m'anime, qui m'accomplit et la famille, le cercle social d'amis que je crois ne plus vouloir quitter pour de bon.

Après avoir traversé les rails du tram, je me promène le long du château pour m'approcher, par la *place de Karoline*, du *Herrngarten*, le parc plus ancien de Darmstadt. Il est situé au milieu de la ville. Match à domicile, je croise mes plus anciennes traces à Darmstadt. Quelle vie éloignée, comme une vie précédente. Le campus, l'ancien bâtiment principal de l'université, les escaliers donnants vers le *Herrngarten*, le *Fair-teiler* (salle de distribution des aliments sauvés par Foodsharing). C'est comme si toute ma vie était inscrite dans cet espace. Ou plutôt : S'est-il inscrit en moi ? Comment fonctionne-t-elle, cette relation magique entre des endroits et des parties de mon corps ? Comme si j'avais en moi un champ magnétique et que les endroits émettaient des ondes. Quand j'y passe, mon corps semble reconnaître ces ondes et il se reconvertit, s'adapte. C'est fou. Je sens tout ce que je sentais à la fois. Je suis dans l'espace spirituel, mental d'un autre temps. J'ai les sentiments précis que j'avais à la fois et je les sens non comme un souvenir mais comme original.

Ce monde, il m'impressionne, il me pose des mystères. La vastitude de ce qu'on appelle 'l'homme', 'le monde' est énorme, tellement complexe, multidimensionnelle. Nous ne savons que très peu de choses. Après l'expérience avec S., cela me fascine encore, me surprend, mais surtout, me conforte, me confirme. Ce n'était pas mon cerveau à moi qui était petit, ce n'était pas moi qui étais folle, qui sentais des choses qui – évidemment, logiquement – n'existaient pas. Ce n'est pas moi qui ai fermé ma conception autour des limites de ma compréhension. Ce n'est pas moi qui devrais réduire le monde pour pouvoir m'élever au dessus. Je fais partie de tout, du monde, je l'ai toujours fait.

Comme toujours en été, il y a du monde dans le *Herrngarten*. Tous ces gens qu'il aurait dédaignés !

En suivant l'axe nord-sud du parc, je me demande combien d'années il me faudra encore pour laisser derrière moi véritablement cette expérience. Ce n'est non seulement l'expérience faite, mais aussi la

re-naissance qui m'occupent et que je vis encore. Etre re-née dans la véracité. Indescriptible. Les mots ne peuvent pas l'exprimer.

Je tourne vers la droite, passant devant les joueurs d'échec, avec pour but mon endroit préféré. Le *jardin du prince George (Prinz-Georgsgarten)* qui borde directement le *Herrngarten* mais que très, très peu de gens remarquent et fréquentent. J'entre à l'intérieur des vieux murs par la porte. La vue sur le jardin et la maison '*Prettlack'sche Gartenhaus*' ne pourrait être plus esthétique. Je pense à Stefanie avec laquelle j'étais ici la dernière fois pour déposer trois cartons de ses livres dans cette librairie publique. Ont-ils déjà trouvé de nouveaux lecteurs ?



Photo montrant la maison '*Prettlack'sche Gartenhaus*' et le *jardin du prince George (Prinz-Georgsgarten)* dans le style rococo

Au 16^{ième} siècle, la ville de Darmstadt devint ville résidentielle du Landgrave et centre politique du comté de *Darmstadt-Hesse*. Au 19^{ième} siècle, elle devint la capitale du grand-duché de *Hesse*, en 1918/19 on la transforma en capitale du *Volksstaat Hessen*. Le 8 juin 1940, Darmstadt fut la victime d'un premier bombardement par les alliés – suivi par encore 35 jusqu'en 1943. Le 11 et le 12 septembre 1944, Darmstadt vécut la « Brandnacht » : elle fut la destination d'une attaque aérienne de la Royal Air Force. La ville fut détruite en monceau de décombres. Plus de 11 500 hommes perdirent leur vie dans l'attaque et dans la tempête de feu qui, selon l'intention de la RAF, la suivit. 99% du centre-ville et des parties historiques de Darmstadt furent détruits. Mesurée en relation à la population totale de Darmstadt, l'attaque aérienne sur la ville compte, après celle sur Pforzheim, l'attaque la plus mortelle sur l'Allemagne nazi.

Après la guerre, Darmstadt perdit son ancienne importance parce que les alliés nommèrent Wiesbaden la capitale de la lande de la Hesse.

La reconstruction à Darmstadt pendant les années 1950 et 1960 fut marquée par des principes d'utilité. Des bâtiments simples et efficaces furent érigés et seulement très peu de bâtiments historiques furent reconstruits.

Darmstadt, la nuit



Je ne suis pas noctambule. La nuit, dehors, ne me dit pas grand-chose.

Darmstadt, selon moi, me ressemble sous ce point de vue.

Quand je sors de ma gym entre 22 et 23 heures le jeudi soir, la ville manifeste à peine une once de vie.

Je monte sur mon vélo et je longe la Rheinstraße. Il n'y a presque personne dehors, juste quelques cyclistes qui, comme moi, semblent rentrer à la maison. Darmstadt, la nuit déçoit ses habitants. Les pubs sont mauvais, les restaurants ferment vers 23 heures, le théâtre est de pauvre qualité et le seul bar de style en ville est mené par une famille hyper-snob qui apparemment transmet ses attitudes aux employés.

J'arrive sur la place 'Luisenplatz'. Mes jambes sont fatiguées et je décide de continuer mon trajet en tram. Neuf minutes jusqu'à l'arrivée du numéro cinq. J'observe cette place si moche. La planification de la ville a conduit au fait qu'autour de cette grande place principale, il n'y a pas un seul café, ni restaurant ni autre endroit où les gens pourraient séjourner, se retrouver le soir. La trentaine de magasins et le centre commercial 'Luisencenter' qui bordent la place, ferment à vingt heures. Depuis plus de deux heures, la place est donc déjà abandonnée par la grande partie des citoyens.

Ceux qui y restent maintenant sont ceux qui y vivent: des femmes et des hommes qui habitent les petits pavillons d'abri vitrés, construits par les sociétés de transport en commun de la ville. En été, leur nombre augmente: Les deux niveaux des grandes marches menant à la statue de Ludwig, tout au milieu de la place, sont aussi utilisés comme couchettes. La chaleur nocturne

rend la vie dans la rue moins difficile pendant l'été. Ces hommes et ces femmes s'y retrouvent, s'alcoolisent, se disputent, s'engueulent, se mettent à dormir. Moi, je ressens de la douleur, surtout quand ils se disputent. Je trouve que c'est une chose parmi les plus tristes du monde: Des alcoolisés, des drogués qui se sentent trompés, abandonnés, déçus par leurs aimés mais qui n'arrivent plus à communiquer cela sainement ni à se comporter de façon fiable eux-mêmes.

De fait, je regrette déjà mon idée d'attendre le tram ici. Je n'arrive pas bien à me démarquer émotionnellement des destins de ses individus et je me sens presque coupable de pouvoir rentrer chez moi, dans mon lit propre, de me glisser dedans avec un corps sain, protégée par un appartement et entourée dans mon cœur par beaucoup de bonheurs de la vie.

Soudain, je sens le regard d'un homme sur moi. Il s'est approché. Trop. Mais comme toujours, juste assez loin pour ne pas pouvoir lui attribuer des intentions. Je déteste cette situation. Je déteste ces regards et l'énergie qui les accompagne. Ne puis-je même pas porter des shorts Adidas et un top de sport large en été? Vraiment? Qu'est-ce qui est tellement spécial, attirant en ce moment? Je n'ai même pas encore pris de douche. Probablement, je sens un peu la sueur, de plus, je porte un gros sac à dos. Mes cheveux sont en désordre. Que voulez-vous que je mette alors pour me laisser en paix? Je demande à l'homme s'il a un problème ou pourquoi il me regarde ainsi. Naturellement, il me ridiculise par sa réponse. Je veux exploser. Il s'en va.

Pour me calmer, je contemple un autre côté de la place.

Je me rends compte combien elle a changé depuis l'automne 2015: Une multitude de jeunes hommes arabes, parfois en compagnie de leurs enfants, sœurs, mères ou épouses fréquentent la place. Visiblement, ils ne finissent pas leurs journées aussi tôt que les gens de Darmstadt. A 22 heures, ils se trouvent encore sur la place, éveillés, dans l'attente. Ils écoutent de la musique et la font résonner à haute voix par leurs smartphones. Depuis 2015, la boulangerie self-service *Back Factory* a changé ses horaires et ferme seulement à 23 heures maintenant. Le soir, elle est devenue le point de rencontre, le pivot, l'aorte de la ville pour tous ceux qui sont arrivés en tant que réfugiés. On peut s'y assoir, boire un café pour un Euro et rester très longtemps. De la Luisenplatz, on peut regarder à travers les vitres. La vie est bruyante et mouvementée dedans, le magasin est très fréquenté. C'est comme un autre monde à l'intérieur, un monde parallèle derrière les vitres de la *Back Factory*. Quelle absurdité.

Mon tram arrive. Je suis contente. Echapper à mes analyses et pensées.

Je monte. La nuit, pour moi comme pour Darmstadt, c'est une pause. On reprend le lendemain.